

Jean Portante

## Longtemps je me suis habillé de français

Le français a pendant quelque trente ans été l'habit de mes mots écrits. Je veux dire que j'ai donné à ma langue d'écriture, à mes poèmes et mes romans, l'aspect du français. Sa syntaxe, sa morphologie, son lexique. Ce qui n'allait pas de soi, pour un écrivain luxembourgeois. Italo-luxembourgeois, devrais-je préciser. J'avais le choix de l'habit.

Parce que la terre où je suis né, par le hasard de la migration, le Luxembourg, est le seul pays de la francophonie européenne où la pratique du français ne correspond pas, contrairement par exemple à la Belgique ou la Suisse, à un tronçon de territoire, à des cantons ou des régions. Ne correspond plus, faudrait-il corriger aussitôt.

Mais, avant une telle correction, je voudrais évoquer le hasard. Pourquoi les miens, venant d'Italie, de la région de l'Aquila, dans les Abruzzes, ne sont-ils pas descendus du train à Bâle, à Strasbourg, à Metz, à Thionville, comme bien d'autres migrants italiens ? Pourquoi ne sont-ils pas restés assis dans le compartiment pour continuer jusqu'à Bruxelles ? Je serais alors devenu suisse, belge ou français, et toute la question de la langue se serait posée autrement.

Et, puisque la langue est au centre de mon écriture – elle en est le thème principal – serais-je aujourd'hui écrivain, si les miens étaient descendus du train ailleurs qu'à Luxembourg ? Cela me fait penser à l'écrivain uruguayen Juan Carlos Onetti qui, quand on lui demandait de quelle lignée il descendait, répondait « *du bateau* ». Moi, je descends du train. Et le train s'est arrêté à Luxembourg. Et ça m'a mis, quand j'ai commencé à écrire, devant le choix de l'habit.

Parce que, alors que le pays était encore un Duché, et non le Grand-duché qu'il est maintenant, dans un grand morceau du territoire situé le long de la frontière franco-belge, on parlait français. Le Congrès de Londres a, en 1839, touillé dans tout cela, et la pièce francophone du Luxembourg est allée se nicher dans le puzzle de la Belgique, pour y former la Province de Luxembourg. Le Luxembourg belge.

Voilà une autre migration. Due, elle, au hasard des guerres et des révolutions. Un pan entier de pays qui s'en va. Laissant derrière lui un terreau linguistiquement homogène. Où les Luxembourgeois parlaient et parlent luxembourgeois. Le francique. Le francique mosellan, d'après les linguistes. Pas loin de la langue de Charlemagne. Du germanique, donc. Ça, pour la langue parlée. L'écrit, c'est une autre paire de manches.

Car les autorités, allez savoir pourquoi, ont aussitôt, comme si elles voulaient garder la mémoire de l'époque d'avant l'amputation, donné au français le statut de langue administrative. Et donc, de langue scolaire. Sans doute parce que les élites étaient plutôt francophiles. Et, peut-être aussi, parce qu'on se méfiait du voisin germanique. On se souvenait aussi, qui sait, que le pays avait été, sous Napoléon, mais pas seulement, un département français. Le département des Forêts.

Oui, si l'histoire avait été autre, le Luxembourg serait la France. Et je serais français. Et je n'aurais pas besoin d'habiller ma langue de français. En 1918, après la Grande guerre, une délégation gouvernementale du Luxembourg est allée faire la queue devant les bureaux de Clémenceau et de Poincaré. On voulait redevenir français. Paris a décliné poliment la demande. Décidément.

On aurait alors pu, au Luxembourg, claquer la porte au nez de la langue française. L'envoyer paître. Mais non. Elle est restée langue d'administration. Un statut partagé avec l'allemand. Deux langues pour une seule administration. Deux langues pour une seule école.

Deux langues, et une qu'on a oubliée. Le francique. Oublié dans l'écrit. Par tout le monde. Même à l'école. Quelques écrivains mis à part, l'utilisant à leur manière, sans orthographe fixe, personne ou presque, jusque dans les années 1980, ne l'utilisait. Même pas pour des cartes postales ou des télégrammes. Les Luxembourgeois faisaient comme si le francique n'avait pas d'écrit. Leur écrit, c'était l'allemand. Ou, pour les élites, le français.

Du point de vue de la Constitution, des langues, il y en a trois au Grand-duché. Le français et l'allemand, idiomes officiels du pays. Et le luxembourgeois, « *langue des Luxembourgeois* ». Étrange formulation. Le luxembourgeois n'est pas la langue d'un territoire. Mais des citoyens qui y habitent (ou n'y habitent pas). Une révision de la Constitution est en cours, et la nouvelle formule sera : « *La langue du Luxembourg est le luxembourgeois* ».

Il n'échappe cependant à personne que cela est écrit en français. Tel est, pour les Luxembourgeois, le territoire du français. L'écrit. Tel a également été, et l'est encore, le territoire de l'allemand. Avec des allers et retours de pendule. Sous forme d'immigration depuis l'industrialisation. Venue massivement de pays latins : l'Italie dans un premier temps, le Portugal ensuite. Sans oublier les dizaines de milliers de Lorrains jouant à saute-frontières. Ensemble ils ont imposé le français dans la rue, dans les bureaux, dans les magasins. Oralement d'abord, dans l'écrit ensuite. Le français est devenu « populaire ».

C'est dans cette histoire-là, celle de l'immigration, celle des aléas de l'histoire et du pendule linguistique, que s'inscrit mon choix de la langue d'écriture quand, en 1983, naît mon premier livre. Pour l'oral, jusque-là, jamais je ne m'étais posé de questions. À la maison on parlait italien, dans la rue je me servais du luxembourgeois, et à l'école, je jonglais tant bien que mal entre l'allemand et le français.

Les territoires de mon oralité étaient bien délimités. Ils avaient des frontières perméables, ce qui me permettait de ne jamais être à court de mots. Une bénédiction, dirait-on. Quatre langues, dès le départ, quelle aubaine ? J'étais, comme tous les petits Luxembourgeois, oralement trilingue. Avec, léger avantage, une langue maternelle ajoutant une quatrième roue au carrosse de mes langues. Du luxe.

Le dérèglement est venu avec l'écriture. Un jour, je me suis assis à mon bureau – j'étais alors professeur de... français – et me suis mis à gratter des vers dans un cahier. Et ces vers sont venus en français. Sans doute parce que j'avais fait mes études universitaires

en France. Je me suis alors aperçu que la langue d'écriture peut être différente de la langue maternelle qui, elle, est toujours orale.

Je me suis également rendu compte que, n'ayant pas vécu l'oralité du français, n'ayant pas baigné dans elle, n'ayant pas trempé mes souvenirs d'enfance et d'adolescence dans elle, elle ne m'appartenait pas. Je ne pouvais pas dire, comme Pessoa, par exemple, que ma patrie était ma langue. Jamais je n'avais habité dans le français. Depuis le début, il était la langue de l'autre. Un autre qui me permettait de l'utiliser. Mais me rappelant sans cesse qu'elle n'était pas à moi.

Dans un premier réflexe, je me suis dit qu'il fallait à tout prix la conquérir, comme César avait conquis les Gaules. Pénétrer dans son territoire, la dompter, la faire mienne. Mes premiers livres devaient servir à cela, me suis-je dit. À faire de moi, indépendamment de ma biographie, un écrivain français. Je n'étais pas francophone. Je voulais être francographe.

Il fallait, pour cela, faire taire les autres langues en moi. Me dire, comme je l'ai écrit dans un des poèmes de l'époque, que chaque langue est le silence de l'autre. Faire taire la langue maternelle surtout. La réduire au silence, afin qu'elle ne fasse pas d'ombre au français. Logiquement, j'ai ramassé mes cliques et mes claques et suis allé vivre en France, à Paris, là où ma langue d'écriture habitait. Pour écrire comme les écrivains français. Pas encore pour m'habiller de français. Mais pour transvaser, perfuser. Faire sortir le reste. Faire entrer le français.

Mais je n'étais pas un écrivain français. Et – j'aurais dû le savoir dès le premier jour où j'ai mis un pied à Paris, – jamais je ne le deviendrais. Mieux : c'était insensé de vouloir devenir un écrivain français. C'est à ce moment-là que je me suis dit que la seule chose que j'arriverais à faire, ce serait d'habiller ma langue d'écriture de français. Ce qui signifiait que, nue, elle était autre chose.

Une autre chose que j'ai mis du temps à définir. Il aura fallu pour cela que j'entreprenne un autre voyage. Plus loin. En terre neutre. Linguistiquement parlant. Quatre ans plus tard, j'ai posé mes valises à La Havane. En 1987. Là, où aucune de mes langues ne m'était d'une utilité quelconque. La distance m'a rapproché de ce que j'étais. À dix mille kilomètres de Paris, j'ai senti que la langue que j'avais voulu faire mienne n'était qu'empruntée. Celle du lieu, l'espagnol, a alors commencé son lent travail de sape. Une sorte de troc. Le français m'était ôté, l'espagnol m'était offert en échange. Mais je n'en voulais pas. Dans la rue oui. Avec les amis oui. Mais pas pour l'écriture. Un animal du dedans me chuchotait cela. Tu n'es pas un écrivain français, disait-il, mais tu es encore moins un écrivain cubain.

Tout cela était désormais clair en moi. Mais alors, j'étais quoi ? Les vers venaient. Les chapitres de roman aussi. Je me sentais écrivain. Mais je n'avais pas de patrie d'écriture. C'est, alors que j'étais à deux doigts de tout jeter aux orties, qu'« Elle » s'est imposée.

Je me trouvais face à la mer caraïbe, sur la promenade que les Havanais appellent le « Malecon ». Je ruminais. Je venais de donner une première série de poèmes écrits en espagnol au *Caïman barbudo*, une revue de l'île, ouverte à la littérature étrangère. J'étais de mauvaise humeur. Contrarié. Comme si on m'avait obligé de répudier quelque chose. De trahir. Mon regard se perdait dans le large. Je ne rêvais pas, comme

bien des Cubains, de la terre promise qui, à l'autre rive, agitait son drapeau mensonger.

À vrai dire je ne regardais pas la mer. Toute mon attention était accrochée à un souvenir qui ne voulait pas venir à la surface. Un souvenir que la mer devant moi appelait. Et qui se dérobaît. Mais qui, malgré cela, s'insinuait, prenait des contours. Un souvenir d'enfance. Je me suis éloigné de la mer, me suis engagé dans la 17<sup>e</sup> rue pour rentrer chez moi. Et ce souvenir qui restait sous la surface des choses. Il m'a nargué des jours durant. Jusqu'à ce qu'enfin il émerge. Je sus alors que mes jours étaient comptés à La Havane. Qu'il fallait un habit pour ma langue d'écriture. Un habit sur mesure.

Le décor du souvenir le voici : un jour d'enfance, le train qui m'emmène de Differdange à Luxembourg, moi et toute ma classe, sans oublier l'instituteur. Parce que c'est un grand jour. C'est le jour de la baleine. Je la vois, devant la gare de Luxembourg, est-elle allongée sur un wagon ? Qu'importe. L'essentiel, c'est qu'elle soit là. Et qu'elle vienne peupler ma mémoire. Et, à travers elle, mon écriture.

Je sais alors, à La Havane, loin de l'origine, que la baleine deviendra la protagoniste de mes livres. Le souvenir est flou, cependant. Je me surprends même à penser que je l'ai inventé. Je commence alors mes recherches. Écris des lettres. Mets des annonces dans les journaux. Jusqu'à ce qu'un nom apparaisse. Mrs Haroy. C'est ainsi que s'appelait la baleine de mon enfance. Parce que capturée au cap Haroy, ai-je appris, au large de la Finlande. Et promenée ensuite, conservée dans du formol sans doute, à travers toute l'Europe. J'en ai fait le point de départ d'un roman, paru en 1993. *Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine*.

Savais-je alors déjà que la baleine serait le nouveau corps de mon écriture ? En relisant, il y a deux ans, à l'occasion du rassemblement de ma poésie en un seul volume, des poèmes écrits à Cuba, il ne m'a pas échappé que, dans mon recueil *Ex-Odes*, j'avais utilisé à plusieurs reprises le mot *bougie*. Mais qu'en même temps, il y avait, parce que parfois je m'adonnais au collage des langues en ces temps-là – ressac d'un moi multilingue – l'italien *bugia*. Non loin du mot *bougie*. En l'écrivant, le rapprochement ne m'avait pas sauté aux yeux. Après tout, *bugia* signifie *mensonge* et n'a rien à voir avec *bougie*. Sans doute était-ce le son qui avait favorisé la concomitance.

J'avais aussi, dans le même recueil, écrit en 1988, forgé un néologisme. « *Effaçonner* ». Comment m'était-il venu, je ne m'en souviens plus. Après l'arrivée de la baleine, *effaçonner* est devenu le titre d'un de mes livres de poèmes, paru en 1995. Deux ans après *Mrs Haroy ou la mémoire de la baleine*. Car je savais désormais ce que signifiait pour moi la baleine. Un tantinet de recherche scientifique m'avait éclairé.

La science dit ceci : la baleine, avant d'être baleine, a été un animal terrestre. De grande taille. Une sorte d'énorme chien. Avec des pattes. Un mammifère. Puis, on ne sait pour quelle raison, un beau jour d'il y a longtemps elle a piqué une tête dans les océans et est devenu aquatique.

L'histoire me plaisait. Mrs Haroy, la baleine, était une migrante. Comme moi. La métaphorisation de la migration. Comme moi, comme tous les migrants, elle s'était adaptée à la nouvelle donne. Elle avait commencé avec les pattes. À leur place étaient venues des nageoires. Il y avait eu effacement des pattes, et façonnage de nageoires. En même temps. Il y avait eu « effaçonnement ».

De ces « effaçonnements », la baleine en a opéré beaucoup sur elle, jusqu'à devenir ce qu'elle est aujourd'hui. Mais, dans son travail d'effacement, elle a oublié un organe vital. Le poumon. La baleine n'a pas « effaçonné » son poumon. Elle l'a gardé tel quel. S'interdisant de devenir l'animal aquatique qu'elle voulait être. Se rendant elle-même la vie invivable dans l'eau.

La baleine n'est, de ce fait, déjà plus un animal de la terre ferme, puisque, à la place des pattes elle a mis des nageoires. Mais elle n'est pas encore un être de la mer. À cause du poumon. Dans ce « *ne déjà plus* » et ce « *ne pas encore* », je me suis reconnu tout de suite. C'était moi. Je n'étais déjà plus l'Italien de l'origine, mais n'étais pas encore arrivé à la fin de ma mue.

La question que je me suis alors posée était : mais pourquoi la baleine a-t-elle gardé son poumon ? Pourquoi s'est-elle engagée dans la vaste terre de personne qui va du « *ne déjà plus* » au « *ne pas encore* » ? Et si tout simplement elle n'avait pas voulu perdre entièrement son origine ? Si le vrai « effaçonnement » était cela : garder à l'intérieur de soi, malgré une multitude de métamorphoses, la mémoire de l'origine ? La respiration de la mémoire.

De là est née ma langue. Tout comme au sein de la baleine, me suis-je dit, « poumonne » en moi mon origine. En moi et en ma langue. Qui n'est déjà plus l'italien maternel, mais n'est pas encore le français. Qui porte des habits français, comme la baleine a pris la forme des poissons, mais dont la respiration vient de l'origine.

Je me suis alors mis à relire tout ce que j'avais écrit jusque-là. Et me suis rendu compte que, sans le savoir, je ne l'avais pas écrit en français, mais en langue baleine. Le français n'était qu'habillage. Mon écriture était faite d'« effaçonnements ». Je faisais, sans le savoir encore, croire que mes livres étaient écrits en français. Je sentais que ce n'était pas vrai, comme le montre le poème *Le livre* qui ouvre *Effaçonner* et dont les trois derniers vers disent : « *Je t'ai donné un livre / et je me demande si celui que je t'ai donné / ressemble à celui que tu as reçu.* »

Le premier livre conscient de cela, c'est *Effaçonner*. Il y a ensuite eu *Point*. Avec l'« effaçonnement » poussé à son extrême, puisque le mot se mange lui-même. « Point de départ » signifiant à la fois le point d'où l'on part et l'absence de départ. À partir d'*Effaçonner* je me suis mis à construire la langue baleine dans mes livres. Cette construction a duré une quinzaine d'années. Je me suis habillé consciemment de français. Pour qu'on ne voie pas le poumon à l'intérieur de la langue. Le poumon qui, pourtant, régissait la langue. Lui donnait ses métaphores, par exemple. Et son rythme.

Je reviens à la *bougie*. Si, dans *Ex-Odes*, il fallait encore que le mot italien *bugia* se montre, à partir d'*Effaçonner* il est allé se cacher dans le corps de son presque homophone. Pour y « poumonner ». Plus besoin qu'on le voie. Niché à l'intérieur de *bougie*, comme le poumon dans la baleine, il dicte les métaphores qui ne seront pas de lumière, mais d'ombre.

Un autre mot est devenu emblématique de mes « effaçonnements » : *pelle*. Un mot autobiographique. On a beaucoup manié la pelle, dans ma famille. Sur les terres de l'origine, dans les galeries de minerai de fer au Luxembourg. Mais dans mes livres il y a



un autre mot en lui. Son sosie italien. *Pelle*. Qui signifie « peau ». Quand j'écris *pelle*, je parle de « peau ». La pelle est l'habit. La peau, le poumon. Ce mot-là, ainsi « effaçonné », contient à lui seul un épisode tragique des miens : un grand-père paternel ayant, en 1932, au fond d'une mine, laissé sa « peau » en maniant la « pelle ».

Ainsi travaille la langue baleine. Syntaxiquement, elle déploie le dérèglement. L'ordre des éléments de la phrase est chamboulé. Les mots ne se précipitent plus vers la fin. La syncope les freine et leur rend leur rythme de l'italien. Le tout en roulant les « r » pour leur rendre leur sentimentalité méditerranéenne. « R », consonne qui erre.

Longtemps je me suis habillé de cette langue-là. J'ai même ressenti le besoin, quand l'heure est venue de réunir mes poèmes en un seul le livre, de donner au tout le titre de *Le travail de la baleine*. Comme avant, j'avais intitulé un de mes livres, afin qu'on lise ce qui vraiment y est écrit, *Le travail du poumon*. Avec à la fin, un mode d'emploi.

Mais l'habit, regardez le titre de ce texte, est mis au passé. Longtemps j'ai écrit en déguisant la langue. Je ne savais pas me dire en italien, ça n'avait pas de sens de me dire en français. La baleine m'a sauvé. Elle a versé de l'origine dans le devenir de mon écriture. Tout cela s'est écroulé, quand l'origine a tremblé.

Le 6 avril 2009, la terre a tremblé à l'Aquila. Dans la terre de départ des miens. Les immeubles se sont effondrés. Le tremblement de terre a ravagé l'origine. Le poumon. En est né mon livre *Après le tremblement*.

Voici ce que j'ai écrit dans mon journal à la date du 9 avril 2009 : « *Quand l'origine à l'intérieur s'écroule, les mots s'écroulent-ils également ? Ce qu'ils disent désormais sent la poussière, le plâtre, les gravats. Le sens est déchiqueté. Quand le présent est mis à terre, il n'y a plus de pont entre le passé et le futur. Un ravin entre eux. Un large ravin. Ravin et ravage font partie de la même famille sonore. Il y a ravissant aussi, de ravir : dans le sens de voler. Oui, c'est comme si on m'avait ravi mon origine. Je suis orphelin d'origine.* »

Et le 6 juin de la même année : « *Ma mémoire est inhabitable. Une mémoire fantôme comme le village dont j'ai parcouru les ruelles il y a un mois. Et si ma mémoire a tremblé, qu'elle se soit affaissée ou reste encore debout, l'écriture a tremblé aussi. J'ignore à quoi ressemblera une écriture qui a tremblé. Je m'approche, je le sens, de l'écriture fantôme. Je m'éloigne, je le sens, de l'écriture baleine.* »

Jean Portante est né en 1950 à Differdange (Luxembourg), de parents italiens. Il vit à Paris. Son œuvre, riche d'une quarantaine de livres – poésie, romans, essais, pièces de théâtre – est publiée essentiellement chez *PHI* (Luxembourg) et au *Castor Astral* (France). Elle est traduite dans une douzaine de pays. Prix Mallarmé pour son recueil *L'étrange langue* (Le Taillis Pré, 2002). Derniers ouvrages : *Après le tremblement*, poèmes (Le Castor Astral, 2013) ; *L'Architecture des temps instables*, roman (Phi, 2015).